

3337
JOUHAUX LEON ECRIT A LEON JOUHAUXLE LIBERTAIRE
ORGANE DE LA FEDERATION ANARCHISTE

Fondé en 1895 par Louise MICHEL et Sébastien FAURE

Cinquante-cinquième année. — N° 223

VENDREDI 7 AVRIL 1950

Le numéro : 10 francs

Paix frélatée
ou guerre :
faux dilemme

L'OPTIMISME semble avoir déserté le monde. On s'abandonne à l'absurde fatalisme qu'anime l'événement. La marche en rond dans la nuit des sectarismes, des idolâtries politiques, des traditions venimeuses, pousse de plus en plus les hommes à s'accuser mutuellement de leurs malheurs, de leur impuissance. On a perdu la vision, pourtant bien nette encore pour certains, d'un avenir débouillé des haines stériles et dont les routes d'accès s'ouvrent à chacun de nos pas.

Mais, pour les discerner, il faut secouer virilement aussi bien l'optimisme simpliste que le pessimisme paralysant, s'élever et poser froidement les problèmes, et d'abord celui de la guerre et de la paix ; puis aussitôt demander : de quelle paix pourrait-il s'agir ?

La question, en effet, est primordiale et de sa réponse jaillira une lumière capable d'éclairer encore plus crûment la tragédie actuelle. Si les Etats-Unis et l'U.R.S.S. réussissent à s'accorder, ce qui n'est nullement exclu (nous entendons, non quelque modus vivendi éphémère, mais un traité mettant un terme définitif à la guerre froide par la délimitation du globe en zones bien tranchées), la paix risquerait alors de s'identifier à celle des camps de concentration, en deçà et au-delà du Rideau de fer.

En Occident, le capitalisme libéral étant de plus en plus délinquants, l'Etat est de plus en plus envahissant. Il se substitue partout à l'initiative privée, exerce une surveillance étroite sur chaque citoyen. Débarrassé, au moins pour un certain temps, des menaces de guerre, il faudra à ce moment qu'une impulsion nouvelle soit donnée à l'économie, et cette « renaissance » ne pourra être que le fait d'un gouvernement plus ou moins autoritaire. Rapidement, on verrait le monde divisé uniquement sur des mots, l'autoritarisme s'appelant ici, démocratie, là-bas bolchevisme.

L'autre issue est la guerre.

Mais que nous offre le présent ? Y a-t-il une possibilité de briser ce dilemme ? Aucun homme conscient ne saurait le nier, car ce serait nier l'homme.

Entre ces deux écrasements, cette paix monstrueuse, cette guerre dévastatrice, se place un point lumineux, faible encore, mais tenace comme tout ce que nourrissent les sources intarissables de la pensée. Cette lumière, c'est la reconquête, par l'homme, de son domaine dont il est frustré au bénéfice d'une minorité qu'appuient des lois artificielles inscrites nulle part dans les faits et dans la nature.

Reconquête de la terre, reconquête de l'usine, reconquête de la mine, abandon de tous les faux principes qui provoquent notre perte, voilà la possibilité présente. En terme syndicaliste, cela se nomme : gestion ouvrière. En terme politique : révolution sociale. En terme philosophique : lutte de l'homme pour l'accomplissement de son destin.

A L'AVANT-GARDE DE LA RÉVOLUTION

La grève gestionnaire

I- Les leçons d'une double faillite

Dans quelques années les hommes examineront nos méthodes actuelles de lutte avec la souriante ironie du Parisien regardant passer l'antique faucon tiré par une rosse étoile.

Les hommes, les meilleurs comme les pires, semblent paralysés devant les phénomènes nouveaux, incapables de s'arracher à la routine, de rajeunir les formes d'organisation, de les adapter, et lorsque je dis les hommes j'entends tous les hommes que soient les groupes humains et sociaux auxquels ils appartiennent.

La machine de guerre mise en route en 1939 et qui en plus de ses ruines a apporté son traditionnel bouleversement des valeurs économiques, semble avoir laissé ces hommes en marge des perturbations qu'elle produisait et incapable d'adapter leurs principes d'organisation, leurs méthodes de travail ou de combat à la cadence nouvelle des connaissances humaines.

La matière accélère sa transformation, l'homme pétine devant son problème, devant le problème de l'homme aux prises avec cette matière en constante ébullition.

1939 a marqué la faillite des blocs humains qui s'opposaient et prétendaient régler les problèmes de l'adaptation de l'humanité à l'économie.

L'ÉCHEC des dernières grèves, l'impossibilité pour les patrons d'utiliser entièrement leurs succès incontestables, l'obligation où se trouve l'Etat d'intervenir malgré le rétablissement de la « liberté des salaires », dans les rapports entre les ouvriers et les patrons, autant de réalités qui pèsent sur les hommes, désorientés et incapables d'adopter un rythme social voisin de celui d'une économie, galopant allégrement au-devant de valeurs et de réalités nouvelles !

Pendant les vingt ans de paix fourrée que le capitaliste, sorti grandi mais éprouvé de la première guerre mondiale, s'était octroyé, l'économie libérale à peine tempérée par des règles établies qui la protégeait plus qu'elle ne la menaçait, le bloc humain (pas forcément composé que de capitalistes) groupé autour d'elle, n'avait cessé de prétendre que seule elle pouvait, dans la « liberté » et en donnant à chacun sa chance, régler la distribution entre les hommes des richesses du monde, d'une manière équitable ! Bien mieux et pour bâtie en brèche la poétique formule de Jaurès (Le capitalisme porte en lui la guerre, etc...) qui a tant traîné dans les préaux douteux les soirs de réunion électorale, le groupe humain seraient autour de l'économie capitaliste, faisant état de l'interénération

des économies, des ressources inépuisables de l'initiative individuelle, prédisait au capitalisme une évolution qui ferait de lui une force d'équilibre et après le partage de tout ce que le monde contenait encore de richesses inexplorées (distribution des territoires pas encore colonisés, etc.) une force de paix.

Tout cela a sombré dans la guerre. Le capitalisme n'a pu assurer aux hommes un bien-être suffisant pour désarmer leurs oppositions aux méthodes d'organisation qu'il appliquait, ni instaurer en son sein un équilibre des appétits qui aurait assuré la paix.

Mais si 1939 a été la faillite des classes dirigeantes, peut-on prétendre que seul ce groupe humain a échoué ? Ce serait dérisoire !

Entre 1919 et 1939 un autre bloc humain suivait une courbe parallèle au capitalisme. Comme lui affaibli par la guerre, l'après-guerre allait lui permettre de se développer sur un rythme jusqu'alors inconnu. Composé de toutes, je dis bien toutes les organisations se réclamant du socialisme ou du syndicalisme, tantôt un, parfois divisé, il permettait nettement la catastrophe où courrait le monde. Il s'adressait aux hommes, définissait le danger, préconisait des solutions qui même lorsqu'elles étaient différentes, avaient ce caractère commun : la nécessité d'en finir le plus rapidement possible avec le bloc capitaliste et mieux essayait, lorsque le hasard des jeux politiques le permettait (1936 par exemple), de rentrer dans la réalité l'essentiel de ses solutions.

Et bien, nous sommes bien obligés de constater que ce bloc humain qui s'était donné pour tâche d'arrêter le capitalisme dans sa course à l'abîme, de se substituer à lui dans l'organisation des hommes et des choses, de créer les rapports sociaux nouveaux que l'évolution économique imposait a également échoué ! Malgré les erreurs de ses adversaires il n'a pu profiter de la force numérique qui l'avait conduit au pouvoir pour renverser le capitalisme et par conséquent assurer la paix et transformer les méthodes de distribution des richesses du monde !

1939 a été la démonstration de ces deux évidences : l'impossibilité pour le capitalisme de surmonter ses crises, l'impossibilité pour la classe ouvrière d'arrêter ce capitalisme dans sa course à la guerre et de le remplacer dans l'organisation des hommes.

1939 ! La guerre ! La technique se développe. Les valeurs morales changent. Les vieilles équipes disparaissent, de jeunes ambitions pointent ! Elles s'affirment au hasard des luttes sporadiques, se tremperont à travers l'aventure de la révolution ou de la collaboration.

Les hommes, l'immense cohorte des hommes, participent à la guerre. Pour expliquer, pour justifier le sacrifice qu'on leur imposait ou a employé des mots, les mots éternels, les mots vides et creux dont s'étaient déjà servis les blocs humains qui avant la guerre les avaient envoiés !

1939 ! La guerre ! La technique se développe. Les valeurs morales changent. Les vieilles équipes disparaissent, de jeunes ambitions pointent ! Elles s'affirment au hasard des luttes sporadiques, se tremperont à travers l'aventure de la révolution ou de la collaboration.

Certes, il prit des positions anti-ouvrières et fut l'un des responsables de l'enlisement du parti socialiste, mais s'il a souvent, sous un langage socialiste, servi surtout la bourgeoisie, ce n'était pas une trahison : Léon Blum, essentiellement bourgeois, ne pouvait, à proprement parler, trahir une classe ouvrière à laquelle il n'appartenait pas ; il aura été avec persévérance un bourgeois, un bourgeois éclairé et sensible, un politicien, un politicien honnête et désintéressé.

Ce sont choses infiniment rares et il faut donc faire à Léon Blum un sort à part : Blum était cent fois au-dessus des sociaux-démocrates inconsistants,

(Suite page 2, col. 5.)

EN BELGIQUE Les travailleurs se mettent en grève... pour les politiciens !

Sous les partisans des institutions autoritaires découvrent dans la crise belge une preuve de la « maturité politique » d'un peuple, mais à l'inverse, n'y voyons que l'insuffisance de son sens social. Le drame qui secoue sept millions d'hommes est le drame provoqué par le crédit encore inscrit à l'actif de nos sociétés dont la malaisance n'est pourtant plus à démontrer.

Bien qu'un parallèle soit difficile à établir entre les luttes politiques françaises et celles de Belgique qui se compliquent de dissensions ethniques et linguistiques, on peut cependant avancer que les déchirures entre Wallons et Flamands, entre léopoldistes et anti-léopoldistes procèdent de conceptions sociales identiques quant au fond avec les nôtres, Français et Belges étant uniquement divisés au sujet du choix

par ERIC ALBERT

demeure officiellement sur le plan dynastique ; mais le raidissement des partis, surtout celui de M. Eyskens, le P.S.C., témoigne de tout l'intérêt que la Banque, le gros Patronat et l'Eglise portent au retour sur le trône d'un individu dont le passé est un sérieux garant de l'avenir.

Le Parti Socialiste Belge ne pouvait conserver une attitude passive devant un événement qui émeut tous les Belges. Représentant la gauche classique, opposée à la droite, cette neutralité était proprement impensable aussi bien pour les chefs de ce parti que pour les troupes qui ne voient encore leurs espérances et leur avenir qu'à travers les luttes parlementaires.

Et l'on a vu, spectacle lamentable, des centaines de milliers de travailleurs de la C.G.T. belge déclencher des grèves massives, simultanées, se rendre à des meetings acclamer un Spaak, crier « Léopold au poteau », affronter des charges de police montée.

De leur côté, les travailleurs chrétiens s'opposent aux grèves sous prétexte qu'elles sont de caractère politique. Mais travailler c'est soutenir le Parti Social Chrétien, ne pas travailler c'est soutenir le Parti Socialiste Belge. Et entre ceux-là et ceux-ci les bagarres éclatent, entre Wallons et Flamands la tension est extrême, les premiers ne voulant à aucun prix d'un « Roi des Flandres ». L'antagonisme ethnique, à la faveur de cette tragédie, s'enfle à devenir haine raciale. On parle à nouveau de la renaissance wallonne, de fédéralisme wallon, comme si une cassure définitive ou provisoire était susceptible de porter remède aux maux sociaux qui, il est vrai, ne semblent plus intéresser personne.

Après la démission de Eyskens, l'échec de Carton de Viard et celui de Devèze, la dissolution des Chambres paraît à peu près inéluctable. Les partis restent en effet sur leurs positions : les chrétiens sociaux bien qu'ayant la majorité au Sénat ne l'ont pas à la Chambre sans l'apport de quelques voix des libéraux qui au

« tition pour protester contre les brutalités policières.

« Ont signé la Fédération des Etudiants Anarchistes, les Combattants de la paix, le Centre Richelieu. Nous nous contenterons, quant à nous, de donner des précisions « vé

ques »,

Il étudiait à prévoir que la présence des Etudiants anarchistes ne plairait que fort peu aux militants staliniens. C'est ainsi qu'en plein Secrétariat du Recteur éclata une altercation entre ces Messieurs et nos délégués. Ils voulurent tout simplement empêcher notre mouvement (qui avait activement participé à la bataille) de signer la pétition de protestation, sous le prétexte « que des gens qui n'admettent pas que la Russie est une force de paix ne peuvent être anticolonialistes ». En fait de « diviseurs », nous leur fîmes comprendre notre façon de penser !

Les R.P.F., de leur côté, ne demeuraient pas inactifs. Ils se contentèrent d'indiquer les manifestants les plus vaillants aux policiers..

Ces derniers enfin, jouèrent une fois de plus le rôle de provocateurs asservis, transformant un défilé pacifique en émeute. Certains d'entre eux ont droit à une citation spéciale, notamment les agents matricule n° 12.241, 10.056, 11.141, 1.999 et 20.246. Sans parler, cela va sans dire, des gradés qui, eux aussi, firent tout leur devoir..

La manifestation du jeudi 20, par contre, fut un échec. C'est au Ministre que les délégués corporatistes allèrent ex

poser leur déception et implorer la grâce d'une réduction sur les transports, ne serait-ce que pour redorer leur blason.

3 députés étaient d'ailleurs dans la rue avec nous, ce qui permit aux Etudiants anarchistes de les voir de très près, surtout M. Cayol, du M.R.P..

N'empêche que la lutte continue et que l'unité de la base est en train de se réaliser chez les Etudiants dans des proportions que nos adversaires sont encore loin de soupçonner, et cela sur des objectifs révolutionnaires, les nôtres.

C. D.

POUR LA PAIX AU VIET-NAM
La police matraque les étudiants

A nos Lectrices

La semaine prochaine, nous publierons un important article concernant les conditions sociales et familiales de la femme dans la Cité.

(Suite page 2, col. 5.)



Abonnez-vous

Nom :

Prénom :

Rue :

Lieu :

Département :

Déclare souscrire un abonnement au

Libertaire pour une durée de

6 mois (1) 250 fr.

1 an (1) 500 fr.

et vous adresse ce jour un mandat à

la C.C.P. 5561.76 Paris, Robert Joulin.

1) Barrer la mention inutile.

Lettre ouverte à Jouhaux

Le 6 décembre 1911, à la Maison du Peuple de Bruxelles, un petit allumetier, du nom de Jouhaux Léon, militant anarcho-syndicaliste, faisait une conférence sur « Le Syndicalisme français ». Elle fut éditée en brochure. L'ayant retrouvée chez un bouquiniste des quais de la Seine, notre petit allumetier, pensant lui être agréable, vient de l'envoyer à Léon Jouhaux, président de Force Ouvrière. Vous en trouverez ci-dessous les principaux passages.

Le 6-12-1911, Jouhaux Léon disait :

« ...la lutte des travailleurs contre l'autorité de l'Etat est de tous les temps. Elle... conservera toujours la même signification de lutte contre l'autorité bourgeois... Le terrain de l'illégalité du moment est toujours le terrain sur lequel se prépare la légalité de l'avenir. Et cette légalité, c'est pour nous la transformation complète des rouages sociaux actuels, la révolution totale de cette vieille société basée sur l'exploitation de l'homme par l'homme qui, dans ces temps de modernisme, prend le nom de salariat. C'est vers la suppression du salariat que nous allons, c'est pour matérialiser ce résultat que nous traversons. Nous voulons remettre entre les mains des producteurs les instruments de production, pour que chacun, travaillant selon ses forces, puisse consommer selon ses besoins.

...Il y a en France de grands principes de justice et d'équité, mais qui n'existent que sur les murs et dans les livres, que la tendance impérialiste domine tout cela et fait que toutes les conquêtes du droit démocratique acquises par les ouvriers se retournent contre eux.

...Si on n'a pas réussi à tuer le mouvement ouvrier, c'est parce que, depuis son plus jeune âge, il apprit à subir les coups des gens du pouvoir, à vivre en marge de la légalité... Toujours, la tactique du pouvoir fut la même : confectionner des lois pour mieux endiguer les tendances révolutionnaires.

...La classe ouvrière est à même de procéder à l'expropriation de la classe bourgeois et, sur le plan économique, à procéder à la nouvelle organisation sociale... Dans notre pays de décadence bourgeois, au moment où le parlementarisme tombe en disgrâce, où la démocratie radicale fait faillite à tous ses engagements et ses promesses, nous vivons une période historique... L'expérience nous a démontré que, pour être effective, la révolution devait être faite par le peuple et pour le peuple...

...Ce n'est pas au moment où l'Etat sombre dans la plus lamentable faillite que nos camarades réformistes, désirant surtout faire rentrer le mouvement syndical dans le giron de l'Etat, peuvent espérer voir jamais triompher leurs idées... Alors que nos camarades réformistes veulent établir des ententes entre ouvriers et patrons, ...

Voilà, certes, un document qui sera d'une grande utilité à Léon Jouhaux, dans son travail de président syndical. Nous l'offrons également à la méditation des adhérents de Force Ouvrière, persuadés qu'il leur sera d'un grand secours dans les luttes à venir...

Nous nous abstiendrons prudemment de prendre position dans cette bagarre intestine qui risque de dévorer deux hommes placés sous le même nom... car notre siège est fait depuis longtemps envers le réformisme comme envers Léon Jouhaux.

René GUY.

Revue de la Presse

A. Lafond souligne dans *Force Ouvrière* qu'une seule poignée de traitres — dont il est un des plus représentatifs — suffit à briser la puissance cégétiste dans la grève des Transports publics. Et il ajoute avec cynisme :

...Nous pourrions en concevoir évidemment (de quoi être fier en effet). L'explication est plus simple et plus large. En réalité, des couches de plus en plus nombreuses de travailleurs ont réalisé, ils font la distinction entre la grève politique et la grève revendicative.

Ils acceptent et pratiquent la seconde. Nous ne trahissons pas, mais les travailleurs ne se laissent plus abuser...

Nos camarades du « groupe transports » ont particulièrement pris ce passage. Car en vérité, les travailleurs du Métro avaient fait leur choix : la grève pour les 3.000 fr. Et tous les syndicats portent la responsabilité du retard apporté dans le déclenchement de cette grève.

Et c'est tout à l'honneur des dirigeants F.O. d'avoir trahi leurs mandants au nom d'une distinction subtile sur les grèves politiques.

Et puisque l'on parle de grève, il ne serait peut-être pas inconvenant de citer ces quelques extraits d'un article : « Pourquoi la grève générale ? » publié par l'organe F.O. : *Les Métiers* (nov. 1949). C'est A. Bouché qui parle.

...Aujourd'hui nous sommes de ceux qui sont des plus à l'aise pour réclamer, avec force, une grève générale, complète et totale.

Certains nous accusent de fanfarondes, disent que nous demandons la grève en souhaitant que d'autres en prennent la responsabilité ; tout cela n'est pas sérieux, et je tiens à affirmer que le bureau des Métaux F.O. de la R.P. est unanime et prêt depuis longtemps à prendre ses responsabilités dans le cadre d'un mouvement complet et total, l'affirme avec plus de force encore que le même bureau est contre tout mouvement partiel de grève que ce soit d'industrie, de régence ou d'entreprise.

Pourquoi ?
Parce que nous savons que la faire

LE LIBERTAIRE

ORGANE DE LA FEDERATION ANARCHISTE

L'usine aux ouvriers :: La terre aux paysans

Le TROUBLE JEU des « CADRES »

Il fut un temps, pas très lointain, où la maîtrise des entreprises se dressait contre tout ce qui touchait au communisme. Elle poursuivait tous ceux qui se réclamaient, de près ou de loin, du marxisme. Elle menait la vie dure aux ouvriers communistes, se montrant plus tolérante envers les socialistes. Naturellement, le patronat, petit, moyen ou grand, encourageait la hiérarchie dans ses brimades. Si vous vouliez trouver du travail, il fallait montrer patte blanche. Dès que les employeurs apprenaient que vous étiez « un rouge », les portes se fermaient. Nous sommes quelques-uns à avoir goûté cela d'assez près.

Mais depuis cette sacrée « libération », qui marque décidément le début d'une autre époque, on assiste à une réversion catégorique. Chaque grève nous donne l'occasion de constater une similitude de vues et de revendications entre la C. G. T. aux ordres des staliniens et les cadres, techniciens, agents de maîtrise. Avec ensemble, ils sont d'accord pour les primas de toute nature, pour la hiérarchisation des salaires à l'outrance, pour l'accélération du travail, pour la notion de rétribution selon les capacités individuelles. Le tout étant laissé à l'appréciation des chefs ou directeurs, eux-mêmes d'accord.

De même, dans certaines entreprises, particulièrement du secteur nationalisé, il suffit de s'afficher communiste pour avoir droit à certains appuis. Il n'est pas rare d'entendre des agents de maîtrise glorifier, sous une forme embrassée, le système soviétique. Et ceux des travailleurs qui s'affichent socialistes sont, par contre, mis sournoisement en quarantaine.

Nous en avons des exemples frappants, à la S. N. C. F., où les notes de fin d'année sont, DANS L'ENSEMBLE, réservées d'abord aux adhérents de la C. G. T., puis de la C. F. T. C. Les autres sont servis après... s'il en reste. Ce sont surtout ces combines qui ont facilité à un certain moment un recrutement intensif en faveur de la C. G. T. Nous pourrions apporter des preuves flagrantes. Les exceptions qu'on pourrait nous opposer — et nous en connaissons — ne ferait que confirmer cette règle générale. Aussi bien, nous n'avons jamais pris au sérieux les coups de bâton de la fédération cégétiste des cheminots, contre les directions de la S. N. C. F. Car en réalité, ils ont toujours marché de

Nous en avons des exemples frappants, à la S. N. C. F., où les notes de fin d'année sont, DANS L'ENSEMBLE, réservées d'abord aux adhérents de la C. G. T., puis de la C. F. T. C. Les autres sont servis après... s'il en reste. Ce sont surtout ces combines qui ont facilité à un certain moment un recrutement intensif en faveur de la C. G. T. Nous pourrions apporter des preuves flagrantes. Les exceptions qu'on pourrait nous opposer — et nous en connaissons — ne ferait que confirmer cette règle générale. Aussi bien, nous n'avons jamais pris au sérieux les coups de bâton de la fédération cégétiste des cheminots, contre les directions de la S. N. C. F. Car en réalité, ils ont toujours marché de

pair. C'est un peu le coup du cambrioleur qui crie au voleur.

Cette harmonie entre les cadres et le parti communiste ou ses succursales n'est pas tellement le fait du hasard. Mais il n'est pas, non plus, recherché, coordonné, voulu. Il est NATUREL.

par Fernand ROBERT

Les cadres, les ingénieurs, etc., se sont aperçus qu'ils ne perdraient rien au cas où Staline étendrait son emprise en France. Au contraire, leur situation seraient en place, en leur demandant d'assurer un rendement maximum, par un resserrement de la discipline d'atelier ou de bureau. Ce qui ne sauverait leur déplaisir, dans la majorité des cas. Pour les avoir bien à lui, il leur offrirait de substantiels encouragements, au détriment

un régime, quel qu'il soit, fut-il soviétique ou franquiste, leur assure une large existence et une liberté de mouvements quasi totale, ils l'acceptent d'emblée. Peu leur importe que l'ensemble de la population soit brimée. Ce qui compte, c'est LEUR situation. En bref, l'égoïsme est leur guide. Qu'il se cache sous de bons et braves dehors de policiers, de finesse, d'éducation, n'ôte rien à la véracité du fait.

Cet état d'esprit favorable au système soviétique — nous ne disons pas au communisme — se retrouve dans toutes les organisations « cadres » des différentes confédérations syndicales, que ce soit à F. O., aux Autonomes, à la C. F. C. Il est seulement plus nuancé.

Mais c'est précisément cet engouement inavoué, et souvent inconscient, qui maintient au pinacle des staliniens cégétistes et brise les grèves. On ne peut faire un mouvement, qu'au début des cadres, venus de tous les horizons, ruinant les efforts des hommes sincères par leurs prétentions. Et chaque grève est une débâcle, parce que la notion de super-valeur de la maîtrise, pronée par le parti communiste et la C. G. T., s'est insinuée, ancrée, au plus profond de celle-ci.

Seule, la C. N. T. a refusé de se plier à cette formule de division, de né-

La quinzaine du « Libertaire »

Souscriptions reçues
du 27 mars au 3 avril

Groupe de cheminots de Mignennes, 1.000 fr.; Laufer, 3.000; Davesne, 1.000; Deliberte, 1.000; Groupe Paris-Est, 4.500; Un instituteur, 1.000; Caral, 1.000; Profit, 500; Médina, 500; De Winné, 500; Dauamayrou, 100; Desablens, 500; Reverand, 300; Chamvres, 2^e vers., 200; Dauphant, 200; Cannac E., 200; Seux, 1.500; Vicent E., 500; Anonyme, 500;

batisse, 100; José, 100; Remy, 500; La-cour, 100; Décrulles, 100; Lasfargues, 500; Gazeilles, 250; Chios, 700; Anonyme, 500; Perrin-Roche, 500; Marchandieu, 500; Bichon, 160; Gvall, 300; Saran, 1.000; E. Perrier, 1.300; Profit, 500; Médina, 500; De Winné, 500; Dauamayrou, 100; Desablens, 500; Reverand, 300; Chamvres, 2^e vers., 200; Dauphant, 200; Cannac E., 200; Seux, 1.500; Vicent E., 500; Anonyme, 500;

ment des masses d'exécutants. Il leur demandera de développer le stakanovisme selon le tempérament frondeur de l'ouvrier français.

Or, le premier principe des cadres, nous parlons toujours de la généralité, non de la totalité — c'est d'abord :

« bien vivre et laisser dire ». Si donc

Un exemple de solidarité

Avec les mandats que nous envoyent nos amis, la plupart aiment à nous témoigner leur sympathie.

L'un d'entre eux nous adresse une lettre particulièrement émouvante :

Monsieur,

Je n'ai pu rester insensible à l'appel que vous avez fait dans le « Libertaire ».

J'ai bien connu son fondateur Sébastien Faure, qui de sa voix chaude et présente nous faisait entrevoir la société libertaire.

Monsieur,

Je n'ai pu rester insensible à l'appel que vous avez fait dans le « Libertaire ».

J'ai bien connu son fondateur Sébastien Faure, qui de sa voix chaude et présente nous faisait entrevoir la société libertaire.

Monsieur,

Je n'ai pu rester insensible à l'appel que vous avez fait dans le « Libertaire ».

J'ai bien connu son fondateur Sébastien Faure, qui de sa voix chaude et présente nous faisait entrevoir la société libertaire.

Monsieur,

Je n'ai pu rester insensible à l'appel que vous avez fait dans le « Libertaire ».

J'ai bien connu son fondateur Sébastien Faure, qui de sa voix chaude et présente nous faisait entrevoir la société libertaire.

Monsieur,

Je n'ai pu rester insensible à l'appel que vous avez fait dans le « Libertaire ».

J'ai bien connu son fondateur Sébastien Faure, qui de sa voix chaude et présente nous faisait entrevoir la société libertaire.

Monsieur,

Je n'ai pu rester insensible à l'appel que vous avez fait dans le « Libertaire ».

J'ai bien connu son fondateur Sébastien Faure, qui de sa voix chaude et présente nous faisait entrevoir la société libertaire.

Monsieur,

Je n'ai pu rester insensible à l'appel que vous avez fait dans le « Libertaire ».

J'ai bien connu son fondateur Sébastien Faure, qui de sa voix chaude et présente nous faisait entrevoir la société libertaire.

Monsieur,

Je n'ai pu rester insensible à l'appel que vous avez fait dans le « Libertaire ».

J'ai bien connu son fondateur Sébastien Faure, qui de sa voix chaude et présente nous faisait entrevoir la société libertaire.

Monsieur,

Je n'ai pu rester insensible à l'appel que vous avez fait dans le « Libertaire ».

J'ai bien connu son fondateur Sébastien Faure, qui de sa voix chaude et présente nous faisait entrevoir la société libertaire.

Monsieur,

Je n'ai pu rester insensible à l'appel que vous avez fait dans le « Libertaire ».

J'ai bien connu son fondateur Sébastien Faure, qui de sa voix chaude et présente nous faisait entrevoir la société libertaire.

Monsieur,

Je n'ai pu rester insensible à l'appel que vous avez fait dans le « Libertaire ».

J'ai bien connu son fondateur Sébastien Faure, qui de sa voix chaude et présente nous faisait entrevoir la société libertaire.

Monsieur,

Je n'ai pu rester insensible à l'appel que vous avez fait dans le « Libertaire ».

J'ai bien connu son fondateur Sébastien Faure, qui de sa voix chaude et présente nous faisait entrevoir la société libertaire.

Monsieur,

Je n'ai pu rester insensible à l'appel que vous avez fait dans le « Libertaire ».

J'ai bien connu son fondateur Sébastien Faure, qui de sa voix chaude et présente nous faisait entrevoir la société libertaire.

Monsieur,

Je n'ai pu rester insensible à l'appel que vous avez fait dans le « Libertaire ».

J'ai bien connu son fondateur Sébastien Faure, qui de sa voix chaude et présente nous faisait entrevoir la société libertaire.

Monsieur,

Je n'ai pu rester insensible à l'appel que vous avez fait dans le « Libertaire ».

J'ai bien connu son fondateur Sébastien Faure, qui de sa voix chaude et présente nous faisait entrevoir la société libertaire.

Monsieur,

Je n'ai pu rester insensible à l'appel que vous avez fait dans le « Libertaire ».

J'ai bien connu son fondateur Sébastien Faure, qui de sa voix chaude et présente nous faisait entrevoir la société libertaire.

Monsieur,

Je n'ai pu rester insensible à l'appel que vous avez fait dans le « Libertaire ».

J'ai bien connu son fondateur Sébastien Faure, qui de sa voix chaude et présente nous faisait entrevoir la société libertaire.

Monsieur,

Je n'ai pu rester insensible à l'appel que vous avez fait dans le « Libertaire ».